

SOUVENIRS SUR LE CHANOINE PIERRE LAFITTE: “LES MARDIS DE HERRIA”

*Alexandre de la Cerda,
de l'Académie des Jeux Floraux*

Ces quelques mots pourraient s'intituler : “propos d'un inculte”, en référence à la remarque d'un des participants —le chanoine Etienne Sallaberry— à ces “mardis” de Herria qu'on m'a demandé de vous relater. En effet, à l'automne 1979, lors du premier anniversaire de Radio Adour Navarre, fêté à Biarritz sur la terrasse du “Victoria Surf” qui venait, hélas, d'enlaidir le rivage biarrot, j'avais demandé au chanoine Sallaberry, qui assurait une chronique régulière sur notre antenne, d'adresser quelques phrases à l'assistance en majorité erdaldun, dont le député maire, à l'époque Bernard Marie. Il commença par une longue déclaration en euskara, qui mérita d'autant plus d'applaudissements que la plupart n'y avaient pratiquement rien entendu, mais le coucher de soleil était somptueux et le buffet, offert par l'un de nos annonceurs publicitaires, très prometteur. Soudain, sans se démonter, de son timbre quelque peu nasillard, le chanoine fit tomber cet arrêt implacable et définitif : « *Et maintenant, pour les incultes* », tout en poursuivant en français !

Eh bien ! moi aussi, hélas, en dépit des leçons de grammaire basque que le chanoine Lafitte m'avait administrées avec une patience infinie, je suis resté un inculte, et je ne pratique pas suffisamment le basque pour l'employer dans cette causerie. Or mon témoignage sera bref et davantage anecdotique que savant, car d'autres ont déjà énuméré les innombrables mérites spirituels, humains et scientifiques de l'homme, du prêtre et du grand linguiste. Je ne ferais qu'égrener quelques souvenirs personnels liés à la fréquentation assidue de ce qui m'apparaît à présent comme l'un des cénacles les plus exceptionnels rencontrés au cours d'une vie de publiciste. L'expression même de cénacle pourrait prêter à sourire eu égard à la modestie, à l'humilité des circonstances et du lieu qui nous rassemblaient. Et pourtant, quelle réunion d'intelligences, de savoir et, par-dessus tout, de caractères humains bien trempés lors de ces déjeuners des mardis de Herria, pris sur une très commune toile cirée dans une humble auberge du bas Mouguerre !

C'était à la fin des années soixante-dix, et vous me pardonnerez de rappeler d'abord les raisons de ma participation à ce déjeuner qui faisait suite aux corrections des épreuves de l'hebdomadaire basque précédant sa parution le jeudi ; repas frugal entre tous qui rassemblait ses collaborateurs les plus proches, rejoints à l'occasion par quelques personnalités plus "extérieures". Je venais de fonder Radio Adour Navarre avec pour objectif avéré de donner la parole à une région et à une culture qui en étaient singulièrement dépourvues, en particulier les moyens modernes d'expression telle la radio. A l'origine, j'avais bénéficié d'une heure quotidienne d'émission sur Radio Popular de Loyola, alors confiée aux mains d'une personnalité extraordinaire, précurseur à bien des égards de ce "média" en Pays Basque puisqu'on le chargea, après Loyola, de mettre sur rail et de diriger la chaîne de radiodiffusion publique créée en 1983 par le gouvernement d'Euskadi. Le père Ignace Arregui, jésuite fin et lettré, avait bien compris mes motivations ainsi que l'intérêt d'accorder un temps d'antenne aux habitants des provinces septentrionales ; en outre, ces émissions montraient aux auditeurs Guipuzkoans et limitrophes qu'il existait également un pays, une langue et une culture basques au Nord de la Bidassoa. Cependant, mes premières interviewees rencontraient parfois quelque réticence, et je me souviendrai toujours de cette réplique fusant un jour à Cambo : « *Le micro n'est pas un instrument basque !* » Or mon idée était précisément que, petit à petit, il le devienne. Il convient d'ajouter qu'à l'époque, s'il paraissait difficile de faire parler en euskara devant un micro, trouver quelqu'un capable de délivrer une chronique construite et régulière tenait du miracle. Or parmi ceux qui m'avait considérablement aidé dans ma tâche en me facilitant l'accès à d'innombrables milieux propres à alimenter la substance de mes programmes, je n'exprimerai jamais assez de gratitude à l'endroit d'Es-kutik, alias Louis Toulet, cet infatigable chantre de la pelote —appelé "basque", comme il se plaisait toujours à le souligner—. Le premier, il avait procuré à notre sport national une tribune médiatique dont on connaît l'importance qu'elle revêt de nos jours. Donc, c'est lui qui m'invita, à l'origine, à un "mardi" de Herria afin d'enregistrer une chronique en basque. Celle-ci, d'une durée de cinq minutes environ, devint, elle aussi, hebdomadaire. Elle était assurée par l'abbé Emile Larre qui annonçait en avant-première le thème des articles à paraître dans Herria ; s'y ajoutaient parfois d'autres sujets "quémandés" au chanoine Lafitte, qui participait à l'occasion, et de bonne grâce, à des émissions beaucoup plus longues. Je garde en particulier le précieux enregistrement de ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, de prêtrise, de journalisme et d'écriture. Malgré son âge déjà avancé, il faisait toujours preuve d'une mémoire très alerte et ne manquait pas d'émailler ses récits d'anecdotes et de mots certes plaisants, mais jamais empreints d'une quelconque vulgarité. C'est bien là qu'apparaissaient les qualités humaines incommensurables du chanoine, toujours le coeur sur la main. Toujours disponible, également, pour fournir le renseignement demandé et, dans son invraisemblable "chambre-archi-ve-bibliothèque", extirper d'une main sûre et savante, avec la fulgurante

précision d'un ordinateur, la brochure idoine de dessous une montagne de dossiers et de livres. Cette bonhomie naturelle n'excluait aucunement le jugement acéré et vif, un peu à la manière du vieux dicton ornant la cheminée de la salle à manger du château d'Arcangues : la dent était douce pour ceux qui se trouvaient autour de la table, mais elle savait se faire dure —toutefois, sans méchanceté aucune— à l'encontre de ceux dont l'attitude ou les écrits lui déplaisaient fortement. Je me souviens en particulier de quelques remarques bien senties concernant des publications auxquelles il n'aurait certes pas délivré son "imprimatur" moral ou des analyses qu'il estimait erronées —par exemple la psychologie de l'euskarien réinterprétée par Pierre Loti ou celle d'Etxahun "le malchanceux" romancée et poétisée par Pierre Espil. Il n'hésitait pas, non plus, à fustiger certaines excitations militantes ne paraissant pas s'appuyer sur des connaissances historiques ou linguistiques sérieuses. Et le rappel de quelques attitudes troubles ou ambiguës pendant l'Occupation avait le don de déclencher sa réprobation.

Je revois encore le chanoine, déjà chaussé de lunettes à verres épais, s'armer encore d'une grosse loupe qu'il promenait au-dessus des morasses du journal à l'Imprimerie des Cordeliers. L'essentiel de la vérification accompli, il nous rejoignait à Dibusty, chez Etxebaster, le petit bistrot de Mouguerre où nous partagions quelques crudités, une "sauce" et un gâteau basque carton-neux, le tout arrosé de quelques verres de picrate à l'enseigne d'un "Toréador" inconnu. Il y avait là les habitués : l'abbé Emile Larre, qui est, de nos jours encore, la cheville ouvrière de Herria, à l'allure et au débit (d'enregistrement au micro) toujours pressé, les chanoines Lafitte et Sallaberry, ainsi qu'André Ospital, au rôle plus administratif et comptable, qui racontait souvent quelque histoire de contrebande ou de chasse dans sa palombière aux Aldudes. D'éminentes personnalités du monde linguistique ou historique, ainsi que des élus s'associaient à notre petit noyau dans le but de rencontrer le chanoine Lafitte en partageant l'humble repas. Ainsi, aux professeurs Haritschelhar et Allières, se joignirent à l'occasion Paul Dutournier, alors maire de Sare et président des maires du Labourd, des universitaires américain, tchèque, et le directeur de l'Institut Ethnologique de Tokyo avec une équipe de chercheurs et de cameramen, en quête d'analogies entre les Basques et les Aïnous. Je fus d'ailleurs chargé de piloter ces derniers auprès de l'Abbé Barandiaran, dans sa villa "Sara". Le chanoine Lafitte recevait avec courtoisie et écoutait attentivement ses hôtes, sans pour autant partager toutes leurs vues, entre autres Louis Charpentier quand il écrivait son "Mystère basque". Il n'hésitait pas à exprimer clairement ses réserves, voire même des mises en garde devant quelque excessive "fantaisie". On a peine à s'imaginer l'intérêt des conversations échangées autour de cette table, l'élévation des propos, ce qui n'empêchait nullement le regard perçant du chanoine de s'animer soudain d'un éclat vif et coloré de malice : une bonne plaisanterie, délivrée au moment le plus inattendu, avec cet accent rocailleux que l'on soupçonnait parfois d'être cultivé par plaisir, détendait une atmosphère chargée de gravité.

Moments particulièrement privilégiés que ceux-là, dans un cénacle dont on espère qu'il n'était pas formé de penseurs —ou de poètes— amenés à disparaître, certains sont encore bien présents, et on attend la relève pour l'avenir des Lettres et des Etudes basques. Du moins, tel semblait être le vœu le plus ardent du Chanoine Lafitte, et l'objet des incessants efforts de toute sa vie.